

PERSONNE NE DESCEND ICI

Raven



Personne Ne Descend Ici

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

| | |
|---|----|
| Chapitre 1 : Le Quai des Ombres | 4 |
| Chapitre 2 : Terminus Inexistant | 10 |
| Chapitre 3 : Le Siège 12B | 15 |
| Chapitre 4 : L'Estomac d'Acier | 19 |
| Chapitre 5 : Arrêt à Néant-Lazare | 24 |
| Chapitre 6 : L'Intercom de l'Architecte | 29 |
| Chapitre 7 : Le Tunnel des Souvenirs Rincés | 33 |
| Chapitre 8 : La Révolte des Rouages | 38 |
| Chapitre 9 : L'Anatomie du Transit | 44 |
| Chapitre 10 : La Cabine de Verre | 49 |
| Chapitre 11 : Le Sacrifice de Peau | 53 |
| Chapitre 12 : L'Éternel Retour | 58 |

Chapitre 1

Le Quai des Ombres

L'air de la station Saint-Lazare n'était pas de l'oxygène, mais un mélange rance de poussière de frein, de sueur aigre et d'ozone. Marc Vasseur sentait cette mélasse invisible s'agglutiner dans ses poumons à chaque inspiration courte, saccadée, qu'il s'autorisait. Ses doigts, jaunis par le tabac de fin de journée, triturèrent nerveusement la poignée en cuir craquelé de sa mallette. Le cuir était gras. Une pellicule de sébum humain, déposée là par des mois de trajets identiques, rendait le contact poisseux. Il ne lâchait pas. S'il lâchait, il avait l'impression qu'il se dissoudrait dans la masse grise des autres corps en attente sur le quai.

Ses yeux, striés de capillaires éclatés par l'éclat bleuâtre de son tableur Excel, se fixèrent sur la bordure de granit du quai. C'était là. Exactement là, six mois plus tôt, que les talons de Clara avaient glissé. Il se souvenait du bruit. Pas du cri — elle n'avait pas crié — mais du choc sourd, presque mou, contre le ballast, juste avant que le sifflement pneumatique de la rame n'étouffe tout. Marc avait regardé sa montre. 18h42. Il était en retard pour son dossier de fusion-acquisition. Il n'avait pas tendu la main. Il avait reculé d'un pas, protégeant son costume gris d'éventuelles éclaboussures qui ne vinrent jamais.

La rame 704 surgit des ténèbres du tunnel avec un gémissement de métal supplicié. Le vent déplacé par le convoi lui fouetta le visage, une haleine fétide venue des entrailles de la terre qui sentait le rat mort et le fer mouillé. Les portes coulissèrent dans un spasme mécanique. Marc monta.

L'intérieur du wagon était baigné par une lumière crue, vacillante, qui donnait à la peau des passagers une teinte de viande faisandée. Marc s'installa sur un siège en

plastique orange, dont la surface était marquée de griffures sombres, pareilles à des cicatrices mal refermées. À sa gauche, un homme au cou trop long lisait un journal dont les pages semblaient humides. À sa droite, l'Anonyme. Une femme en trench-coat, immobile, dont le visage restait perdu dans l'ombre de son col relevé.

Marc fixa ses propres reflets dans la vitre sombre. Son visage lui parut étranger. Ses traits coulaient, comme de la cire trop chaude. Une goutte de condensation glissa sur la paroi intérieure de la vitre, traçant un sillon à travers la crasse accumulée. Elle ressemblait à une larme, mais une larme noire, chargée de suie.

Le train s'ébranla. Le premier cahot fit claquer les dents de Marc. *Clac-clac.* Le rythme était cardiaque, mais irrégulier, comme un cœur sur le point de lâcher.

— Prochaine station : Miromesnil, cracha le haut-parleur dans un grésillement saturé.

Le train s'enfonça dans le tunnel. Habituellement, la lumière des néons du tunnel défilait en traits hachés, une stroboscopie rassurante qui marquait la progression. Mais là, l'obscurité dévora les fenêtres instantanément. Une obscurité totale. Absolue. Une matière solide qui semblait presser contre le verre pour entrer.

Marc regarda sa montre. 18h45.

Il attendit. Le trajet jusqu'à Miromesnil durait exactement quatre-vingt-dix secondes. Deux minutes passèrent.

Le wagon vibra de plus en plus fort. Une vibration haute fréquence qui lui picotait les gencives, faisant remonter un goût de cuivre dans sa bouche. Les passagers ne bougeaient pas. L'homme au journal n'avait pas tourné sa page. L'odeur changeait. Ce n'était plus seulement l'ozone. C'était une odeur de renfermé, de vieux linge oublié dans une cave inondée, mêlée à une pointe de brûlé.

Marc risqua un regard vers l'Anonyme. Elle était toujours là. De la manche de son trench-coat dépassait une main dont les ongles étaient rongés jusqu'au sang. Ses

doigts pianotaient sur son genou un rythme qui ne correspondait pas à celui des rails. Un rythme plus lent. Plus profond.

— Excusez-moi, murmura Marc. Sa voix sortit comme un croassement sec. On ne devrait pas être arrivés ?

L'homme au journal ne leva pas les yeux. Mais Marc remarqua que l'encre des articles commençait à couler. Les lettres se délitaient, glissant vers le bas du papier comme des insectes écrasés. Elles ne formaient plus des mots, mais des motifs géométriques, des angles pointus qui semblaient vouloir s'extraire de la page.

Cinq minutes.

Le train accélérât. Les parois de la rame 704 commencèrent à émettre un son nouveau : un suintement. Marc tourna la tête vers le fond du wagon. Au niveau des jointures articulées, une substance sombre, visqueuse comme du goudron, s'infiltrait par les interstices. Elle ne coulait pas, elle rampait. Elle avait la texture d'une bile noire, épaisse, qui absorbait la lumière blafarde des plafonniers.

Une panique froide commença à lui enserrer la gorge, une main invisible qui lui pressait la trachée. Il essaya de se lever, mais ses jambes semblaient lourdes, comme coulées dans le plomb. Le plastique du siège paraissait ramollir sous ses cuisses, devenant spongieux, presque organique.

— Il y a un problème, dit-il plus fort, s'adressant à la rame entière.

Personne ne répondit. L'Anonyme se tourna lentement vers lui. Sous le bord de son chapeau, là où Marc s'attendait à voir des yeux, un nez, une bouche, il n'y avait qu'une surface de peau lisse, tendue comme un tambour de cuir. Et au centre de ce désert de chair, une marque. Une rune, brûlée à vif, qui rougeoyait de peau autour du glyphe boursouflait, libérant une fine fumée blanche qui sentait le cheveu brûlé.

Marc sentit un spasme dans son estomac. Il détourna les yeux, son regard se posant sur le sol du wagon. Les chewing-gums collés par terre commençaient à battre. De petites pulsations régulières. *Boum-boum. Boum-boum.* Le train n'était plus un assemblage d'acier et de cuivre. C'était un système nerveux à ciel ouvert.

Le sifflement de l'air entre les wagons devint un râle. Un cri de femme, étiré sur des kilomètres, modulé par la vitesse. Marc reconnut le timbre. Clara. C'était le son qu'elle aurait dû produire si l'acier ne l'avait pas brisée net. Le son se répercutait contre les parois, s'insinuant dans ses oreilles, vibrant jusque dans ses vertèbres.

Il plaqua ses mains sur ses oreilles. Ses paumes étaient moites. En les retirant, il vit qu'elles étaient tachées de cette mélasse noire qui suintait désormais du plafond. Une goutte tomba sur son revers de veste gris. Elle ne glissa pas. Elle commença à ronger le tissu, un grésillement acide qui s'attaquait à la fibre, cherchant la peau en dessous.

— Arrêtez le train, hurla-t-il en se ruant vers la poignée d'alarme.

Il s'agrippa au levier rouge. Il était brûlant. La peinture s'écailla sous ses doigts, révélant une texture de cartilage. Il tira de toutes ses forces. Le levier ne céda pas. Il s'étira, comme un tendon élastique, avant de se rétracter avec un bruit de succion.

Le haut-parleur cracha à nouveau, mais cette fois, ce n'était pas une voix enregistrée. C'était un gargouillis de gorge pleine de sang, un murmure qui semblait venir de l'intérieur même du crâne de Marc.

— *Le Grand Transit ne souffre aucun retard, Marc. Tes dettes sont le charbon. Ton silence est le moteur.*

Le train s'inclina brusquement dans une courbe qui n'aurait pas dû exister. Marc fut projeté contre la vitre. De l'autre côté du verre, dans le noir absolu du tunnel, des

visages passaient à une vitesse folle. Des milliers de visages, tous identiques à celui de Clara, les yeux grands ouverts, la bouche figée dans une éternelle surprise. Ils n'étaient pas à l'extérieur. Ils étaient incrustés dans la roche, formant les parois de cette gorge de pierre où le train s'enfonçait.

Il regarda à nouveau l'Anonyme. Elle s'était levée. Elle n'avait pas de jambes, son trench-coat se prolongeant directement dans le sol du wagon, se fondant dans le plastique orange qui devenait liquide. Elle tendit une main vers lui. Une main dont les doigts se divisaient, se multipliaient, comme des racines cherchant une terre fertile.

L'obscurité à l'extérieur commença à gratter contre le verre. Un bruit de milliers d'ongles sur une ardoise. Le verre se fissura. Pas une cassure nette, mais une déchirure, comme une plaie qui s'ouvre. Une odeur de charogne envahit l'espace, si forte que Marc vomit. Son vomi était noir.

Le train n'allait plus vers Miromesnil. Il descendait. La pente devenait verticale. Les passagers restaient assis, imperturbables, alors que la gravité aurait dû les projeter vers l'avant. Ils étaient soudés à la machine. Des rouages de chair dans une horlogerie d'ombre.

Marc sentit une douleur fulgurante dans son dos. Comme si des crochets de boucher s'inséraient sous ses omoplates. Il comprit alors que ce n'était pas le siège qui le retenait, mais que sa propre peau commençait à fusionner avec le dossier. Les fibres synthétiques du fauteuil s'entremêlaient avec ses muscles, ses nerfs se connectaient aux câbles électriques qui couraient sous le plancher.

Il voulut crier une dernière fois, mais sa langue était devenue lourde, épaisse, une masse de plomb noir qui lui obstruait le gosier.

La rame 704 s'enfonça dans une gorge de ténèbres encore plus denses, là où le temps n'était plus une ligne, mais un cercle de fer chauffé à blanc. La lumière des

plafonniers s'éteignit définitivement, laissant place à la seule lueur rougeoyante de la rune sur le visage de l'Anonyme.

— *Prochaine station*, susurra le métal, *ton propre néant.*

Le tunnel se referma derrière eux comme un sphincter.

Chapitre 2

Terminus Inexistant

Le grésillement des haut-parleurs ne ressemble plus à une interférence électronique ; c'est le râle d'un agonisant dont on écraserait la trachée sous un talon de fer. Marc sent la vibration remonter par son coccyx, une onde de choc sourde qui fait claquer ses dents les unes contre les autres. À chaque secousse, le plastique du siège 12B, désormais fusionné à ses lombaires, émet un bruit de succion gélatineux. Une goutte de sueur froide perle sur son front, glisse le long de son nez et s'écrase sur sa cravate. Elle ne sèche pas. Elle s'élargit en une tache huileuse, sombre, qui semble respirer au rythme de la rame.

Il lève les yeux vers le plan de la ligne 13, au-dessus de la double porte. Le plexiglas est fissuré, laissant suinter un liquide jaunâtre qui dégage une odeur de formol et de vieux linge mouillé. Le tracé bleu cyan a muté. Ce n'est plus une ligne de transport, mais une coupe transversale d'un système circulatoire complexe. Les stations ne sont plus des noms de places ou de rues. "Saint-Denis" est devenu "Suture Dorsale". "Miromesnil" s'est transformé en "Muqueuse Médullaire". "Invalides" n'est plus qu'une tache de rouge brique baptisée "Infarctus Central". Marc cligne des paupières, les globes oculaires brûlants, espérant une hallucination passagère, mais les lettres continuent de ramper sur le support blanc, se tordant comme des vers de vase sous une lumière noire.

Le train ne ralentit pas. Au contraire, le hurlement des essieux contre les rails invisibles monte dans les aigus, une fréquence insupportable qui fait vibrer les tympanes de Marc jusqu'à la nausée. Il tente de décoller ses mains des accoudoirs. Sa peau résiste. Un bruit de ruban adhésif que l'on arrache brutalement résonne dans le wagon vide de sens, mais plein de présences. Les pores de ses paumes ont laissé place

à de minuscules orifices charnus qui pompent le vinyle du siège. Il est branché. Il est une extension du système nerveux de la rame 704.

— Regardez, chuchote une voix qui n'est pas une voix, mais le frottement de deux plaques de métal rouillées.

Marc tourne la tête. L'Anonyme est toujours là. La rune Thurisaz sur son visage palpite d'une lueur violacée, éclairant par intermittence les orbites vides où la peau s'est refermée en une cicatrice lisse. Une mouche grasse, aux reflets bleuâtres, se pose sur la rune. Elle ne s'envole pas. Elle s'enfonce lentement dans la chair de la femme, comme si elle plongeait dans du goudron chaud. Marc regarde la bête disparaître millimètre par millimètre, les ailes frémissantes jusqu'à l'extinction, sans que l'Anonyme ne manifeste le moindre tressaillement.

Il se force à regarder par la vitre. Ce qu'il voit n'est pas le béton des tunnels parisiens. À travers le verre strié de griffures internes, s'étend un espace qui défie la géométrie. Des parois de muscles striés, vastes comme des cathédrales de viande, se contractent pour propulser le convoi. Des colonnes vertébrales cyclopéennes servent de piliers de soutènement, leurs vertèbres grinçant sous le poids d'une terre qui n'est plus faite de roche, mais de souvenirs compressés. Des grappes de globes oculaires, suspendues à des nerfs optiques longs de plusieurs mètres, balayent le passage du train, leurs pupilles se dilatant à l'unisson au passage de Marc.

L'odeur de la rame change brusquement. Le formol est balayé par une effluve de jasmin entêtant, le parfum que portait Clara. Marc sent un spasme dans son diaphragme. Clara. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle se tenait exactement là, près de la porte, les yeux rougis, cherchant un regard, une ancre. Il avait plongé les siens dans l'écran de son téléphone, feignant de répondre à un mail urgent sur la fusion-acquisition du trimestre. Le bruit sourd de son corps frappant le ballast, six mois plus tôt, résonne maintenant dans le moteur de la rame. *Boum-tchic. Boum-tchic.* Le rythme cardiaque du train est le bruit de sa chute.

Soudain, l'annonce sonore crépite à nouveau. Ce n'est plus une voix humaine, ni même un simulacre. C'est un amalgame de cris d'agonie passés au ralenti, une bouillie sonore où Marc distingue son propre nom.

— *Marc... Vasseur... Transfert de charge... Section 7...*

La température dans le wagon chute brusquement. Le souffle de Marc devient une buée grise qui stagne devant lui. Sur les vitres, le givre dessine des schémas anatomiques : des cœurs ouverts, des poumons atrophiés, des réseaux de capillaires qui s'entrecroisent pour former le visage de Clara. Elle hurle derrière le verre, mais aucun son ne sort de sa bouche pleine de limaille de fer.

Marc essaie de se lever, un effort titanesque qui fait craquer ses articulations avec un bruit de bois mort. Le dossier du siège tire sur sa colonne vertébrale. Il sent les fils électriques, fins comme des cheveux d'ange mais tranchants comme des rasoirs, se glisser sous son derme, remontant le long de ses côtes, cherchant son cœur. Le cuir du siège devient chaud, humide. Il ne s'assoit plus sur un fauteuil, il est assis dans une plaie ouverte.

L'Anonyme se lève. Ses mouvements sont saccadés, comme ceux d'une marionnette dont les fils seraient trop courts. Elle s'approche de Marc, son trench-coat flottant dans un vent inexistant qui sent la charogne et l'ozone. Elle pose une main sur son épaule. Le contact n'est pas celui de la chair, mais celui d'une pince froide qui broie la clavicule.

— Le Conducteur a faim, Marc, murmure-t-elle. La culpabilité est une calorie vide. Il lui faut de la substance. Il lui faut de la peau.

Marc veut protester, dire qu'il a payé son ticket, qu'il veut descendre à la prochaine station, n'importe laquelle, même celle qui n'existe pas. Mais sa mâchoire est bloquée.

Ses gencives saignent un liquide noir et épais qui lui remplit la bouche. Il goûte le cuivre, le sel et quelque chose d'indiciblement amer, comme du fiel.

Il regarde ses jambes. Son pantalon de costume gris, si bien repassé le matin même, se dissout. Le tissu s'effiloche pour devenir des fibres musculaires qui s'attachent directement au plancher métallique. Les boulons du sol percent ses chaussures, s'enfonçant dans ses talons avec une précision chirurgicale. Il ne ressent pas la douleur comme une agression, mais comme une information. Il **est** la rame 704. Il ressent la friction des rails sur ses propres os. Il ressent la pression de l'air dans le tunnel comme une main qui l'étrangle.

La lumière des plafonniers explose dans un déluge d'étincelles bleues. Dans l'obscurité qui suit, la seule chose visible est la rune sur le visage de la femme, qui brille maintenant d'un blanc aveuglant.

— Bienvenue au Terminus Inexistant, Marc. Ici, on ne descend jamais. On s'étale.

Le train entame une descente brutale, une inclinaison à quarante-cinq degrés qui devrait le projeter contre la paroi frontale. Mais Marc reste cloué à son siège, faisant corps avec la machine. À travers les fenêtres, le vide organique s'illumine. Des milliers de wagons identiques circulent dans des veines géantes, transportant des milliers de Marc, tous soudés, tous hurlant en silence, alimentant de leur propre décomposition le métabolisme de la ville monstre.

Il voit alors le Conducteur. Ce n'est pas un homme dans une cabine. C'est une masse de câbles optiques et de ganglions lymphatiques qui descend du plafond, s'enroulant autour de son cou comme une caresse amoureuse. Une extrémité de fibre, luminescente, s'approche de son œil gauche. Marc ne peut pas ciller. Il regarde la pointe s'enfoncer lentement dans sa pupille.

Le noir n'est plus une absence de lumière. C'est une présence solide qui s'engouffre

dans son crâne. Le dernier souvenir de Clara — le jasmin, son pull bleu, son appel manqué sur l'écran — est aspiré, mâché, digéré par la rame. Il ne reste de Marc qu'une fonction. Un rouage de chair dans une horlogerie d'ombre. La rame 704 accélère encore, s'enfonçant dans le plexus de la terre, là où les rails deviennent des nerfs et où chaque arrêt est une éternité de stase.

Le tunnel se referme. Il n'y a plus de Marc. Il n'y a que le Transit.

Chapitre 3

Le Siège 12B

L'ampoule au-dessus de la tête de Marc grésillait d'une fréquence si aiguë qu'elle semblait vouloir lui inciser les tympans. C'était un bourdonnement de frelon pris au piège dans une boîte de métal, un son de friture électrique qui s'accordait parfaitement avec l'odeur de soufre et de peau brûlée qui flottait dans la rame 704. Marc essuya une perle de sueur froide qui coulait le long de sa tempe, mais ses doigts rencontrèrent une texture visqueuse. Ce n'était pas de la sueur. Ses pores exsudaient une huile sombre, épaisse, qui laissait des traînées noirâtres sur le tissu gris de son pantalon de costume.

Le wagon vibrait. Pas le balancement habituel d'un train sur ses rails, mais une pulsation organique, un battement sourd qui remontait par la plante de ses chaussures, traversait ses chevilles et venait frapper contre sa prostate. Les parois de la rame, autrefois d'un blanc cassé sale, semblaient maintenant couvertes d'une fine pellicule de muqueuse qui luisait sous les néons clignotants. À chaque secousse, des gouttelettes de cette mélasse noire perlaient du plafond, s'écrasant sur le sol avec un bruit de succion écœurant.

Marc détourna les yeux du sol pour fixer l'autre extrémité du wagon. Là, assise sur le siège 12B, se tenait la silhouette.

Elle était immobile. Trop immobile. Le trench-coat beige qu'elle portait était maculé de larges taches d'humidité, comme si elle venait de sortir d'une averse de goudron. Elle ne respirait pas. Le tissu de son manteau ne bougeait pas, aucune épaule ne se soulevait. Marc sentit une contraction douloureuse dans son œsophage. Il voulait détourner le regard, se lever, changer de wagon, mais ses muscles étaient devenus du

plomb fondu. Sa propre culpabilité, cette masse informe qu'il traînait depuis la mort de Clara, semblait avoir trouvé une ancre physique dans cette rame.

La femme commença à pivoter. Lentement. Le cuir du siège grinça, un son de peau arrachée qui fit grimacer Marc. Quand elle fut face à lui, l'air dans la rame devint soudainement raréfié, saturé d'une odeur de lys fanés et de poussière de bureau.

Là où aurait dû se trouver un visage — le nez, les lèvres, les yeux — il n'y avait qu'une étendue de peau lisse, tendue comme un tambour, d'une pâleur de cadavre noyé. Et au centre de ce désert de chair, gravée avec une précision chirurgicale, trônait la rune \downarrow . *Thurisaz*. *L'épine*. *Le géant*.

La plaie n'était pas cicatrisée. Elle était à vif, les bords boursoufflés, d'un rouge violacé qui semblait pulser au rythme du moteur de la rame. Une lueur orangeâtre, semblable à celle d'une braise mourante, émanait du fond de l'incision. Marc vit le sang noir s'écouler lentement des branches de la rune, traçant des chemins sombres sur ce qui aurait dû être un menton.

Alors, la voix s'éleva. Elle ne sortait pas de la gorge de l'Anonyme. Elle résonnait directement dans les sinus de Marc, une vibration qui faisait trembler ses dents de sagesse.

— "Juste une fois de plus," murmura la voix. C'était la voix de Marc, mais passée au travers d'un filtre de verre brisé. "C'est ce que tu t'es dit quand le téléphone a vibré sur la table de nuit. Juste une fois de plus, je ne répondrai pas. Elle va s'en sortir. Elle fait toujours ça pour attirer l'attention."

Marc ferma les yeux si fort que des points de lumière explosèrent sous ses paupières.

— Arrête, hoqueta-t-il. Sa gorge était si sèche qu'il eut l'impression d'avaler du papier de verre.

— "Le bouton 'Ignorer' était si doux sous ton pouce, Marc," continua la voix, implacable, rythmée par le martèlement des roues sur les rails qui semblaient maintenant scander : *Cul-pable. Cul-pable. Cul-pable.* "Tu as regardé l'écran s'éteindre. Tu as aimé ce petit moment de silence retrouvé. Tu as repris ton dossier sur l'optimisation fiscale. Tu as même souri en buvant ton café froid."

La rune sur le visage de la femme s'illumina d'un éclat plus vif. Marc sentit une douleur fulgurante dans sa propre poitrine, exactement à l'endroit où Clara avait dû ressentir le premier choc du vide lorsqu'elle avait sauté. La rame 704 inclina brusquement sur la gauche. Marc fut projeté contre la paroi gluante. Le contact de la muqueuse noire contre sa joue était glacé, une morsure de givre qui semblait lui aspirer ses souvenirs.

— "Tu te demandes si elle a crié," persifla le miroir psychique. L'Anonyme s'était levée. Elle glissait vers lui sans que ses pieds ne semblent toucher le sol couvert de mélasse. "Tu te demandes si, dans la fraction de seconde où ses semelles ont quitté le béton du quai, elle a espéré que tu rappelles. Tu imagines le bruit de ses os contre le ballast. *Crac.* Comme une branche de bois mort sous le pied d'un promeneur."

Marc essaya de hurler, mais sa langue était collée à son palais par une substance noire et filandreuse. Il vit l'Anonyme se pencher au-dessus de lui. La rune Thurisaz était maintenant à quelques centimètres de ses yeux. Il pouvait voir les fibres musculaires exposées à l'intérieur de la plaie, vibrant comme les cordes d'un instrument de torture. La chaleur qui s'en dégageait lui brûlait les cornées.

— "Le Grand Transit a faim de ta honte, Marc," chuchota la silhouette. "C'est un nectar si riche. Ta lâcheté est le lubrifiant qui permet à ces roues de tourner sans fin. Regarde-toi. Tu n'es déjà plus un homme. Tu es une pièce de rechange."

Il baissa les yeux sur ses mains. Ses ongles tombaient un à un dans la mélasse noire,

révélant des connecteurs métalliques, des broches de cuivre qui poussaient à travers sa chair vive. Ses articulations craquaient avec un bruit de roulements à billes mal huilés. La transformation n'était pas seulement physique ; il sentait ses pensées se segmenter, se transformer en lignes de code, en horaires de passage, en protocoles de sécurité.

L'odeur de Clara — ce parfum de jasmin qu'il avait tant aimé — fut soudainement remplacée par une bouffée d'ozone si puissante qu'elle lui fit saigner le nez. Le sang qui coulait de ses narines était bleu électrique.

— "Elle t'attend au prochain arrêt, Marc. Et au suivant. Et à tous les arrêts de l'éternité," dit la voix, de plus en plus lointaine, alors que le bruit du train devenait un rugissement assourdissant.

L'Anonyme tendit une main gantée de noir et pressa son index directement sur la rune brûlante de son visage. Puis, d'un mouvement lent, elle transféra cette pression sur le front de Marc. La douleur fut une explosion blanche, un effacement total. Il sentit le métal de la rame fusionner avec sa colonne vertébrale. Il n'était plus assis dans le train ; il **devenait** le train. Ses nerfs s'étiraient le long des câbles de haute tension, sa conscience s'éparpillait dans les ampoules vacillantes de chaque station fantôme.

La rame 704 plongea dans une pente abrupte, une descente vers des profondeurs que la géologie n'avait jamais répertoriées. Dans le reflet de la vitre couverte de suie, Marc ne vit plus son visage. Il vit un tunnel sans fin, une gorge de béton et d'acier, aspirant tout ce qui restait de sa lumière dans un dernier hoquet de désespoir. Le Grand Transit rugit de satisfaction, les parois de chair du tunnel se contractant pour digérer sa nouvelle proie.

Le noir devint absolu, une masse solide, une pierre tombale de métal lancée à toute allure vers le centre du néant.

Chapitre 4

L'Estomac d'Acier

La vibration ne venait plus des rails, mais d'en dessous de ses propres molaires, un bourdonnement de basse fréquence qui faisait tressauter ses globes oculaires dans leurs orbites sèches. Marc agrippa le rebord de son siège, mais le plastique bleu, d'ordinaire si dur, si impersonnel, céda sous ses phalanges avec une mollesse de cuirasse en décomposition. Une fente minuscule s'ouvrit le long de la couture du dossier. D'abord, ce ne fut qu'un suintement, une perle d'un noir absolu, plus sombre que l'obscurité du tunnel, qui captait la lumière blafarde des néons pour la déglutir. Puis, la perle devint une traînée. Une exsudation bitumineuse, épaisse comme de la mélasse et odorante comme un vieux moteur noyé dans du sang caillé, commença à déborder des interstices du wagon.

L'odeur frappa Marc à la base du crâne. C'était une puanteur de cave humide mêlée à l'âcreté de l'ozone, le parfum d'un court-circuit dans un abattoir. Il voulut se lever, mais ses semelles restèrent collées au sol linoléum qui devenait visqueux. À chaque tentative de mouvement, un bruit de succion écœurant, comme un baiser mouillé sur une plaie ouverte, résonnait dans le silence de la rame.

Le silence, d'ailleurs, n'était pas vide. Il était peuplé par le cliquetis rythmique des passagers. À sa gauche, l'homme au journal ne tournait plus les pages. Ses mains, d'une pâleur de cire de bougie, avaient fusionné avec le papier grisâtre. Marc observa, fasciné par l'horreur, le bord de la manchette de l'inconnu s'enfoncer lentement dans la peau de son poignet, le tissu et la chair ne formant plus qu'une seule texture fibreuse et grisâtre. Le visage de l'homme s'était lissé, les traits s'effaçant comme une sculpture de savon laissée trop longtemps sous l'eau. Là où se trouvait autrefois une bouche, il n'y avait plus qu'une cicatrice pâle, une couture de peau tendue qui vibrait

au rythme de la respiration du train.

— Monsieur ? parvint à articuler Marc.

Le mot mourut dans sa gorge, étouffé par la densité de l'air. L'air était devenu une soupe de particules de suie et de squames humaines. Il vit une mouche, une seule, se poser sur le front de l'Anonyme au siège 12B. L'insecte ne s'envola pas. Ses pattes s'enfoncèrent dans la chair molle de la femme au trench-coat, et Marc vit de minuscules ondes se propager à la surface du visage sans traits, comme si la peau était devenue liquide. La rune Thurisaz, gravée là où le nez aurait dû pointer, commença à pulser d'une lueur orange, une incandescence de braise mourante.

La mélasse noire montait désormais le long de ses chevilles. Elle était chaude. Une chaleur fiévreuse, organique, qui semblait palpiter. Marc sentit une première caresse gluante s'insinuer sous le revers de son pantalon de costume. Le liquide ne se contentait pas de couler ; il explorait. Il cherchait les pores de sa peau, les failles de sa protection de bureaucrate.

La panique, froide et tranchante comme un scalpel, finit par sectionner la paralysie de Marc. Il arracha ses pieds de la mélasse avec un cri sourd, laissant ses chaussures derrière lui, emprisonnées dans la gomme noire qui dévorait déjà le cuir. Il tituba vers la porte de communication du wagon, ses chaussettes s'imbibant instantanément de ce fiel tiède.

Le wagon semblait s'étirer. Chaque pas était une lutte contre une gravité mutante. Les parois de métal de la rame 704 ne réfléchissaient plus la lumière ; elles l'absorbaient, devenant translucides par endroits, révélant des structures qui ressemblaient à des côtes de titane recouvertes de membranes pulpeuses. Des câbles électriques pendaient du plafond comme des intestins de cuivre, crachant des étincelles bleues qui ne s'éteignaient pas en tombant, mais continuaient de ramper sur le sol comme des vers luisants.

Marc atteignit enfin la porte vitrée menant au wagon suivant. Il plaça ses mains sur la vitre, mais le contact le fit reculer d'un bond. Le verre était brûlant, parcouru de frissons erratiques. Par-delà la vitre, il ne vit pas la suite du convoi, mais un vortex de brume rousse et de débris flottants.

Il agrippa la poignée de métal. Elle était scellée. Pas par un verrou mécanique, mais par des croûtes de sang séché, épaisses, d'un rouge si sombre qu'il tirait sur le violet. Les sceaux étaient disposés en motifs géométriques complexes, des runes de transition qui semblaient se nourrir de la chaleur de ses paumes. Il tira de toutes ses forces, les muscles de son dos criant de douleur, mais la porte faisait désormais partie intégrante de la structure osseuse du train.

Une goutte de mélasse tomba du plafond, atterrissant sur sa nuque. Elle ne coula pas. Elle s'étala, fine et tenace, s'insinuant sous son col de chemise. Marc se retourna, le souffle court, les poumons brûlés par l'odeur de soufre.

Les passagers s'étaient levés.

Ils ne marchaient pas. Ils basculaient vers l'avant, leurs corps rigides comme des mannequins de bois, maintenus en équilibre par des fils de mélasse noire qui descendaient des bouches d'aération. Leurs visages lisses étaient tous tournés vers lui. Ils formaient un demi-cercle de chair morte et de tissus fusionnés, une congrégation silencieuse dans l'estomac d'acier.

L'homme au journal, ou ce qu'il en restait, leva un bras. Le papier journal faisait désormais partie de son avant-bras, des gros titres de faits divers imprimés directement sur le derme livide. "SUICIDE SUR LA LIGNE 13", put lire Marc entre les plis de la peau. Les lettres semblaient saigner.

C'était elle. L'écho de sa collègue. Le souvenir qu'il avait tenté d'étouffer sous des

pires de dossiers et des cafés insipides. La culpabilité n'était plus un concept abstrait ; elle était cette masse de chair recomposée qui avançait vers lui avec la lenteur d'une marée noire.

Marc recula contre la porte scellée, ses doigts griffant désespérément les sceaux de sang. Les croûtes se brisèrent sous ses ongles, libérant un fluide poisseux qui sentait le fer et la vieille peur. Il sentit quelque chose bouger derrière lui, de l'autre côté de la paroi. Un battement de cœur. Lourd. Sourd. Un tambour de guerre frappé dans le ventre de la terre.

Le train accéléra brusquement. Le choc envoya Marc au sol, ses mains s'enfonçant profondément dans la mélasse qui recouvrait maintenant tout le plancher sur dix centimètres. Le liquide monta à ses oreilles. Il entendit alors le rire. Ce n'était pas un son humain, mais le grincement des roues sur les rails incurvés, une mélodie métallique qui articulait son nom dans un spasme de torture.

"Marc... Marc... Tout est consommé..."

Il essaya de hurler, mais la mélasse s'engouffra dans sa bouche, un flot de goudron amer qui goûtait la cendre et les larmes. Il se débattit, ses membres s'emmêlant dans les fils de chair qui pendaient du plafond. Sa vision se brouilla, les néons clignotant à une fréquence hypnotique, transformant la scène en une suite de photogrammes macabres : une main de cire se refermant sur sa cheville, le visage runique de l'Anonyme se penchant sur lui, l'ouverture d'une immense mâchoire de métal au bout du wagon.

Le Grand Transit n'avait plus besoin de rails. Il glissait maintenant sur les nerfs à vif de Marc, chaque secousse du train résonnant directement dans sa moelle épinière. Il sentit ses côtes s'écarter, son sternum craquer sous la pression d'une force invisible qui voulait l'ouvrir, le vider de sa substance pour tapisser les parois froides de la rame 704.

Ses doigts trouvèrent une faille dans le joint de la porte. Il ne réfléchit pas. Il y enfonça ses phalanges, ignorant la douleur des ongles qui s'arrachaient. Il ne cherchait plus à s'échapper. Il cherchait à se fondre, à finir cette agonie, à devenir une simple tache de graisse sur le moteur de cette machine infernale.

La mélasse lui recouvrit les yeux. Le dernier son qu'il perçut fut le sifflement de l'air comprimé, comme le soupir de soulagement d'un prédateur qui vient enfin de briser les os de sa proie. Le noir ne fut plus une couleur, mais une présence solide, un poids de mille tonnes s'écrasant sur sa poitrine, tandis que le train plongeait, plus bas que l'enfer, dans les boyaux secrets de la ville qui ne dort jamais, mais qui rêve de sang.

Chapitre 5

Arrêt à Néant-Lazare

Le freinage ne fut pas un sifflement, mais un hurlement de métal supplicié qui remonta le long des tibias de Marc, vibrant dans ses fémurs avant de s'éteindre en un hoquet hydraulique. Les portes de la rame 704 s'ouvrirent avec une lenteur obscène, le caoutchouc des joints produisant un bruit de succion, comme une lèvre qui se décolle d'une plaie ouverte.

Marc fut projeté sur le quai par une impulsion qu'il ne contrôlait plus. Ses chaussures de cuir, d'ordinaire si silencieuses dans les couloirs de la Défense, claquèrent sur le carrelage avec un son mouillé. L'air de la station "Néant-Lazare" avait la consistance d'une soupe froide. Il sentait sur sa langue un goût d'ozone, de cuivre et de lys fanés — l'odeur chimique des morgues que l'on tente de camoufler.

Il resta immobile, les bras ballants. Derrière lui, le train attendait. Les fenêtres de la rame étaient obscurcies par une buée épaisse, striée de traces de doigts qui semblaient avoir glissé de l'intérieur. À travers le verre dépoli, il devinait la silhouette de l'Anonyme au siège 12B, une ombre rigide dont la rune frontale pulsait d'une lueur violacée, rythmée par les battements erratiques du propre cœur de Marc.

La station était une insulte à la géométrie. Les carreaux de faïence blanche, typiques du métro parisien, ne reflétaient pas la lumière des néons vacillants. Ils l'absorbaient. En y regardant de plus près, Marc remarqua que chaque carreau était légèrement bombé, parcouru de veinules grisâtres qui tressaillaient au passage de l'air. Ce n'était pas de la céramique. C'était une architecture d'émail et de calcaire organique.

Un grincement mécanique attira son regard vers le fond du quai. Les escalators.

Il s'en approcha, les jambes lourdes comme si le sol tentait de retenir ses semelles par une force magnétique. Les marches métalliques montaient dans un fracas de chaînes rouillées. *Clac. Clac. Clac.* Chaque marche qui surgissait de la fente inférieure était maculée d'une tache d'huile noire qui dessinait, par paréidolie, des visages hurlants. Marc leva les yeux. L'escalier mécanique ne menait nulle part. À trois mètres de hauteur, il s'enfonçait brutalement dans une dalle de béton brut, lisse et monolithique. Les marches continuaient de s'y écraser, disparaissant dans la pierre sans aucune issue, dans un broyage sourd qui faisait trembler les murs.

C'est alors que le murmure commença.

Ce n'était pas une voix, mais un frottement. Le son de milliers d'insectes s'agitant derrière les parois. Puis, le bruit se structura. Les interstices entre les carreaux de faïence se mirent à suinter un liquide sombre, une bile de goudron qui traçait des lettres sur le mur.

M... A... R... C...

Ses doigts s'agrippèrent nerveusement au revers de sa veste gris anthracite. Un tic convulsif s'empara de sa paupière gauche. Il sentit une goutte de sueur glacée dévaler sa colonne vertébrale.

« Marc... pourquoi tu n'as pas regardé ? »

La voix résonna directement dans sa boîte crânienne, avec le timbre exact de Sarah. Pas la Sarah vivante, rieuse, qui partageait des cafés tièdes près de la photocopieuse. Non. La Sarah du dernier jour. Celle dont les cheveux étaient emmêlés par l'électricité statique du tunnel, celle dont le parfum s'était mué en une odeur de fer pur.

Le mur en face de lui se boursoufla. Une section de carrelage se détacha et tomba au

sol avec un bruit sourd de viande hachée. Derrière, dans le creux de la maçonnerie, il vit quelque chose bouger. Une forme faite de câbles électriques et de cheveux humains.

« Elle est là, Marc, » susurra la station. « Elle remplit les fissures. Elle est le mortier de notre structure. »

Il recula d'un pas, mais ses talons rencontrèrent la bordure du quai. Le train, derrière lui, exhala une bouffée de chaleur fétide. Marc ne pouvait plus détacher ses yeux du trou dans le mur. Des mains blafardes, aux doigts démesurément longs, s'en extraient. Elles ne cherchaient pas à le saisir ; elles grattaient frénétiquement le béton, cherchant à s'extirper de la paroi. Le nom de Sarah s'affichait désormais partout, répété à l'infini dans les taches de graisse, dans les fissures du plafond, dans le rythme des néons qui agonisaient.

Pourquoi n'as-tu pas tendu la main ?

L'air devint subitement plus dense, chargé de particules de peau morte qui flottaient comme de la neige grise. Marc sentit sa gorge se serrer. Il essaya de crier, mais seul un filet de salive amère s'échappa de ses lèvres. Ses poumons brûlaient. Chaque inspiration lui donnait l'impression d'avaler du verre pilé.

Soudain, le signal sonore de fermeture des portes retentit.

Ce n'était pas le "bi-bip" familier. C'était un cri de nourrisson, distordu, amplifié par des haut-parleurs invisibles qui crachaient du sang noir.

Le train frémit. Le moteur de chair, tapi quelque part sous les wagons, commença à vrombir, une vibration basse fréquence qui fit éclater les vaisseaux capillaires dans les yeux de Marc. Le monde bascula. La dalle de béton au sommet de l'escalator se mit à descendre, comme une mâchoire prête à broyer le quai tout entier.

Il devait remonter.

Il se retourna, mais ses jambes refusaient d'obéir. Ses pieds semblaient avoir fusionné avec le carrelage organique. Il baissa les yeux et vit, avec une horreur paralysante, que des filaments de moisissure blanche sortaient des joints du sol pour coudre ses chaussures au quai.

« Reste avec nous, Marc, » chuchotèrent les murs. « Il y a encore de la place dans les fondations. »

Dans un effort qui lui arracha un cri de gorge déchirée, il tira sur ses jambes. Il sentit le cuir de ses souliers craquer, la semelle s'arracher partiellement, mais il parvint à faire un pas. Puis deux. Le train commençait déjà à glisser, un mouvement millimétrique, imperceptible pour un œil normal, mais fatal pour lui.

Les mains dans le mur s'agitèrent plus violemment. Une tête commença à émerger. Ce n'était qu'un crâne recouvert d'une pellicule de plastique noir, avec deux trous béants à la place des yeux, d'où s'écoulait un liquide laiteux.

Marc se jeta en avant. Ses mains rencontrèrent le métal froid et poisseux de la porte qui se refermait. Il y enfonça ses doigts, les phalanges blanchissant sous la pression, les ongles s'enfonçant dans le joint de caoutchouc qui résistait comme une peau de squalé. La porte le mordit, écrasant ses côtes, cherchant à le rejeter sur le quai qui se liquéfiait désormais en une mare de boue bitumineuse.

Il vit, pendant une fraction de seconde, le visage de l'Anonyme au siège 12B se tourner vers lui. Sous la rune "I", il n'y avait pas de bouche horizontale d'où s'échappait une fumée noire.

D'un dernier coup de rein désespéré, Marc s'engouffra à l'intérieur.

Les portes claquèrent derrière lui avec la finalité d'une guillotine. Un lambeau de sa veste resta coincé à l'extérieur, aussitôt dévoré par l'obscurité du tunnel alors que le convoi s'ébranlait.

Il s'effondra sur le sol du wagon, le visage contre le linoléum qui suintait une sueur froide. Le silence revint, seulement troublé par le balancement rythmique du train et le battement de son propre sang dans ses oreilles. Marc resta prostré, les doigts griffant le sol, tandis qu'une odeur de lys fanés continuait de lui brûler les narines, et que, sur la vitre sombre, le reflet de la station Néant-Lazare s'effaçait lentement, laissant place au visage de Sarah qui le regardait fixement, imprimé pour l'éternité dans le grain de la poussière.

Chapitre 6

L'Intercom de l'Architecte

Le linoléum sous la joue de Marc n'était plus tout à fait du plastique. C'était une membrane tiède, parcourue de micro-vibrations qui ne provenaient pas du roulement des essieux, mais d'un battement de cœur sourd, enfoui sous les structures d'acier. Une goutte de condensation tomba du plafond, s'écrasant sur sa tempe avec la viscosité d'un mucus. Elle sentait le cuivre et le vinaigre. Marc ne bougea pas. Ses doigts, crispés sur le bord d'un siège, s'enfonçaient dans le skaï qui offrait une résistance spongieuse, presque organique. Le tissu gris semblait boire la sueur de ses paumes.

À sa gauche, les bottines de l'Anonyme restaient parfaitement immobiles. Le trench-coat de la femme ne froissait pas, malgré les soubresauts du convoi qui s'enfonçait maintenant dans une pente dont l'inclinaison défiait la gravité. Marc sentit son propre poids basculer vers l'avant du wagon, mais rien ne bougeait autour de lui. Les barres de maintien en métal chromé commençaient à se tordre doucement, comme des membres s'étirant après un long sommeil. Un grincement suraigu s'éleva, un cri de métal torturé qui lui vrilla les tympans, suivi d'un silence si compact qu'il en devint douloureux.

Puis, le haut-parleur crachota.

Ce n'était pas le son habituel d'un interphone de la RATP. C'était le bruit d'un poumon perforé essayant d'aspirer de l'air, un sifflement humide qui se mua en une fréquence si basse qu'elle fit trembler les dents de Marc dans leurs alvéoles.

« Passager Vasseur, » articula une voix qui n'avait rien de vocal. C'était une superposition de milliers de murmures, une chorale de condamnés harmonisée par un

algorithme malveillant. « Le trajet nécessite une compensation cinétique. Le moteur a faim de votre substance. »

Marc tenta de se redresser, mais ses membres pesaient des tonnes. Ses yeux se fixèrent sur un rivet, juste au-dessus de la porte. Le rivet semblait se dilater, se transformant en une pupille noire et fixe qui l'observait. Une odeur de brûlé, de cheveux calcinés et de poussière de freins, envahit l'habitacle, lui soulevant le cœur.

« Le péage est ouvert, » reprit la voix du Conducteur, plus proche cette fois, comme si elle émanait directement de la boîte crânienne de Marc. « Donnez ce qui ne sert plus. Donnez la lumière pour nourrir l'ombre. Un souvenir de chaleur contre un kilomètre de froid. »

Les parois du wagon commencèrent à se rapprocher. Millimètre par millimètre. Le métal gémissait. Marc vit les vitres se bomber vers l'intérieur, menaçant d'éclater en milliers de poignards de verre. La pression atmosphérique augmenta brusquement. Ses oreilles claquèrent, et une douleur fulgurante lui traversa les sinus. Il comprit que s'il ne cédait pas, le train le digérerait simplement, le broyant entre deux plaques de fer rouillé pour en extraire la moelle.

« Non... » hoqueta-t-il, la gorge sèche comme du sable.

« Le souvenir du 14 juillet, Marc. La balançoire. L'odeur du pain grillé et de la lavande. Donnez-le, ou devenez le carburant. »

L'esprit de Marc fut soudainement envahi par une image, d'une clarté insoutenable. Il avait sept ans. Le soleil de Provence était une caresse de miel sur sa peau. Il voyait sa mère, une silhouette floue baignée de lumière blanche, lui tendant une tartine de confiture d'abricot. Il sentait la chaleur du bois de la balançoire sous ses cuisses, le vent léger qui faisait bruissier les feuilles de l'olivier. C'était son ancre. Son dernier refuge de pureté dans une vie de dossiers Excel et de réunions grises.

Il sentit une présence invisible fouiller dans sa tête, des doigts de glace s'immisçant dans les replis de son cortex. La rune sur le visage de l'Anonyme se mit à briller d'un éclat violet, pulsant au rythme de ses battements de cœur paniqués.

« C'est à moi... » gémit-il, les larmes traçant des sillons de sel dans la poussière de son visage.

Le train accéléra brusquement. Le bruit devint un hurlement de turbine. Les parois n'étaient plus qu'à quelques centimètres de ses épaules. Il entendit le craquement sec de sa propre veste de costume qui commençait à se déchirer sous la pression du métal. Une vis sauta et vint lui entailler la joue, mais il ne sentit pas la douleur, seulement le froid absolu de l'intercom qui aspirait sa chaleur.

« Sacrifiez la lumière, Marc. Ou restez ici, dans l'entre-deux, pour l'éternité des Niveaux Inférieurs. »

Il ferma les yeux. Dans son esprit, il s'agrippa à l'image de la tartine d'abricot, à l'odeur de la lavande. Mais la pression sur ses côtes devenait insupportable. Il entendit ses vertèbres protester, un son de bois sec qu'on brise. L'air se raréfiait, remplacé par une vapeur noire qui s'échappait des bouches d'aération.

D'un coup sec, comme si on lui arrachait une dent sans anesthésie, le souvenir fut extirpé.

Il vit la scène s'effiloche. Le soleil de Provence vira au gris, puis au noir. Le visage de sa mère se liquéfia, devenant une tache d'encre anonyme. L'odeur de la lavande fut remplacée par le relent de l'ozone et du sang séché. Marc ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son ne sortit, seulement une bouffée de fumée sombre.

Aussitôt, les parois du wagon se rétractèrent dans un sifflement pneumatique. Le train

stabilisa sa course. Le silence revint, plus lourd, plus toxique qu'avant.

Marc resta à genoux, les bras ballants. Il essaya de se rappeler. Le 14 juillet... il y avait quelque chose. Une balançoire ? Non. Une couleur ? Il chercha dans les tiroirs de sa mémoire et ne trouva qu'un vide béant, une cicatrice psychique encore fumante. Une partie de son enfance avait été gommée, remplacée par une texture de métal froid et de linoléum poisseux.

Il leva les yeux vers l'Anonyme. La rune "!" semblait plus grande, comme si elle s'était nourrie de son offrande. Elle ne bougeait toujours pas, mais Marc aurait juré qu'il entendait maintenant un rire étouffé, une vibration moqueuse émanant du trench-coat.

Le haut-parleur crachota une dernière fois.

« Prochain arrêt : Les Charniers de la Pensée. Veuillez vous préparer à la dématérialisation des membres non essentiels. »

Marc regarda ses mains. Elles tremblaient, mais ce n'était plus seulement de peur. Sous ses ongles, une substance noire commençait à suinter, la même mélasse qui recouvrait les parois du tunnel. Il n'était plus tout à fait Marc Vasseur. Il était devenu une partie de la transaction. Un engrenage qui commençait à se roder à la douleur du Grand Transit.

Le train s'enfonça plus profondément dans l'obscurité, là où même les cris ne font plus de bruit. Ses doigts effleurèrent la rune gravée dans le vide là où aurait dû se trouver son propre reflet dans la vitre, et il ne ressentit plus rien, sinon le désir absurde et dévorant de voir la prochaine station brûler.

Chapitre 7

Le Tunnel des Souvenirs Rincés

Le métal hurle. Ce n'est pas le cri aigu d'un freinage sur l'acier, mais un gémissement de gorge tranchée, long et caverneux, qui remonte par la plante des pieds de Marc, traverse ses chevilles et vient se loger dans la base de son crâne. Le wagon 704 ne roule plus ; il laboure. La rame s'enfonce dans une substance qui possède la densité du goudron et la chaleur du sang frais. À l'extérieur, les lumières du tunnel ont cessé de défiler. Elles ont été remplacées par un déshabillé de flashes stroboscopiques, des éclats de blanc chirurgical qui déchirent l'obscurité poisseuse.

Marc plaque ses mains contre ses oreilles, mais le bruit est interne. C'est le craquement de ses propres vertèbres sous une pression atmosphérique qui semble avoir triplé en quelques secondes. L'air est devenu solide, saturé par une odeur de lys fanés et de poussière de frein, le parfum exact de l'appartement de Sarah après trois jours de silence.

Il tourne la tête vers la vitre. Son reflet a disparu. À la place, le verre est devenu une membrane translucide, un œil de poisson mort projetant une image d'une netteté insoutenable.

La station Saint-Lazare. Il y a six mois.

Il se voit. Il voit son propre dos, ce costume gris anthracite un peu trop large aux épaules, ses doigts qui pianotent nerveusement sur l'écran d'un smartphone dont la lumière bleue éclaire son menton mal rasé. À trois mètres de lui, sur le bord du quai, Sarah est là. Elle porte son trench-coat beige, celui dont le bouton du bas pendait toujours lamentablement. Marc se souvient de ce détail. Il se souvient avoir pensé

qu'il devrait lui dire, puis avoir détourné les yeux vers un mail de la direction.

Dans la vitre du wagon, la scène se fige. Puis, elle se divise.

À gauche, une version de Marc lève les yeux. Il voit Sarah basculer, il lâche son sac, il sprinte. Ses doigts effleurent le tissu rugueux du trench. Il la rattrape. Ils tombent ensemble sur le béton froid, sauvés. Mais dans cette image, le visage de Marc commence à fondre. Sa peau pèle comme du vieux papier peint, révélant une structure de câbles électriques et de viande noire. Le Marc-sauveur hurle une agonie sans son, car chaque vie sauvée est une dette que le Grand Transit réclame en millimètres de chair.

À droite, une autre version. Marc ne regarde pas son téléphone. Il regarde Sarah. Il sourit. Un sourire trop large, qui étire ses commissures jusqu'aux oreilles dans un craquement de tendons. Il s'approche d'elle. Il ne l'aide pas. Ses mains, devenues de longues griffes d'ébène, se posent entre les omoplates de la jeune femme. Il pousse. Le mouvement est lent, presque tendre. La chute de Sarah dans la fosse est accompagnée d'un rire qui résonne désormais dans tout le wagon, un gloussement métallique sortant des bouches d'aération.

Marc recule, ses talons s'enfonçant dans le linoléum du sol qui est devenu mou, spongieux, comme un tapis de langue.

« Arrêtez ça », siffle-t-il. Sa voix n'est qu'un râle.

Une goutte de mélasse noire tombe du plafond et s'écrase sur sa joue. Elle est brûlante. Elle sent le remords et l'ozone. Marc porte la main à son visage et sent la substance ramper sur sa peau, cherchant ses pores, tentant de s'insinuer sous son derme. Sa culpabilité n'est plus un concept abstrait ; c'est un fluide hydraulique qui alimente les pistons de cette machine infernale.

Le wagon se tord. Les parois de métal se bombent vers l'intérieur comme si une main gigantesque pressait la carlingue. Les rivets sautent un à un avec le bruit de coups de feu, projetant des éclats de fer qui restent suspendus dans l'air épais.

L'Anonyme du siège 12B se lève. Sa silhouette est une découpe de nuit pure dans l'éclairage vacillant. La rune | sur son visage pulse au rythme du train. Elle ne marche pas vers lui, elle glisse, ignorant la gravité qui plaque Marc contre la paroi suintante.

— Tu l'as entendue, n'est-ce pas ? murmure une voix qui semble sortir des murs eux-mêmes, une superposition de milliers de murmures de voyageurs disparus. Le bruit de l'os contre le rail. C'est une note parfaite, Marc. La note fondamentale du Transit.

Marc tente de fermer les yeux, mais ses paupières refusent de se clore. Elles sont maintenues ouvertes par de fins fils invisibles, des nerfs arrachés qui le forcent à regarder les vitres.

Le cycle des souvenirs s'accélère. Sarah tombe, encore et encore. À chaque impact, le train tressaute, une secousse sismique qui brise les os de Marc sans rompre sa peau. Il sent ses côtes se chevaucher, ses poumons se comprimer contre sa colonne vertébrale. La pression est physique, une masse de plusieurs tonnes de regrets qui s'accumule dans le wagon, transformant l'oxygène en plomb.

Il voit maintenant des versions de lui-même qu'il ne reconnaît pas. Un Marc aux yeux cousus, assis à la place de l'Anonyme. Un Marc dont les membres ont été remplacés par les leviers de commande du train. Ils le regardent tous à travers le verre. Ils sont les rouages. Ils sont la maintenance.

— Elle n'est pas morte pour rien, Marc, susurre le tunnel. Elle a payé ton ticket. Mais le voyage est long. Très long. Et le moteur a faim.

Marc regarde ses mains. La mélasse noire a maintenant recouvert ses avant-bras. Elle dévore le tissu de son costume, fusionnant la fibre synthétique avec sa propre chair. Sous la surface de ce liquide sombre, il voit des visages minuscules s'agiter, des milliers de Sarah miniatures hurlant dans le silence de son sang.

Le train penche brusquement à quarante-cinq degrés. Marc glisse vers le fond du wagon, là où l'obscurité est la plus dense. Il griffe le sol, ses ongles s'arrachant sur le métal strié, laissant des traînées de pus noir derrière lui. Il n'y a plus de haut, plus de bas. Il n'y a que la vitesse, une accélération démente vers un point de singularité où la douleur devient une fréquence radio constante.

Le haut-parleur crachote, un son de friture humaine :
« Sortie de secours... condamnée... par excès... de... lâcheté. »

Une vibration sourde parcourt le plancher. Le moteur de chair, situé quelque part sous ses pieds, vient de changer de régime. Il ronronne maintenant, un son de satisfaction viscérale. Marc sent son cœur s'aligner sur ce rythme. *Boum-clac. Boum-clac.*

La vitre devant lui explose vers l'intérieur. Pas de débris de verre, seulement des fragments de souvenirs gelés qui lui entaillent le visage. Il voit l'instant précis où il a choisi de ne pas tendre la main. L'instant est suspendu, une perle de temps noir.

L a r u n e | b r i l l e m a i n t e n a n t d ' u n b l a n c a v e u g l a n t , b r û l a n t l a
chaleur insupportable dans sa propre cage thoracique, comme si quelqu'un y avait
glissé un charbon ardent. Il baisse les yeux et voit, à travers sa chemise qui se
désagrège, la rune s'imprimer dans sa peau, cautérisant ses muscles, gravant son
appartenance au Grand Transit.

Le tunnel s'élargit soudain. La rame 704 débouche dans une salle cyclopéenne où des milliers de trains identiques circulent sur des rails de chair, s'entrecroisant dans un

ballet de cauchemar. C'est l'ossuaire de métal. Les parois ne sont plus faites de roche, mais de strates de corps compressés, des voyageurs qui n'ont pas su sacrifier assez d'eux-mêmes.

Marc ne crie plus. Il n'a plus assez de souffle pour cela. Sa langue est devenue un morceau de caoutchouc froid dans sa bouche. Il regarde ses doigts, qui ne sont plus que des tiges de métal noir et visqueux, s'enfoncer lentement dans la paroi du wagon. Il ne fait plus qu'un avec la structure. Il sent la chaleur de l'huile, le froid de l'acier, et la terreur des passagers dans les autres rames.

Il est le train.

Le souvenir de Sarah s'efface, rincé par la répétition, ne laissant qu'une sensation de faim. Une faim mécanique. Une faim de direction.

Le conducteur, là-bas, dans sa cabine de cuir et d'os, tire sur le sifflet. Le son déchire ce qui restait de l'âme de Marc.

Prochain arrêt : l'oubli total.

Marc ferme enfin les yeux, mais il voit toujours. Il voit par toutes les fenêtres de la rame. Il voit les prochains passagers qui attendent sur le quai, là-haut, dans le monde des vivants, leurs visages ternes, leurs secrets comestibles. Il sent déjà l'odeur de leur culpabilité.

Le Grand Transit ne s'arrête jamais. Il digère.

Chapitre 8

La Révolte des Rouages

L'air dans la rame 704 n'était plus de l'oxygène, mais une soupe tiède de sueur rance et d'ozone brûlé qui collait aux alvéoles pulmonaires de Marc comme de la suie grasse. Chaque inspiration lui donnait l'impression d'avaler une poignée de cheveux humides. Il s'accrocha à la barre centrale, mais le métal ne réagit pas comme du métal ; sous sa paume, la surface était tiède, légèrement élastique, parcourue par un tressaillement rythmique, un pouls lent et lourd qui remontait le long de son radius jusqu'à sa nuque.

À ses pieds, la mélasse noire qui suintait des joints du plancher avait cessé de couler pour commencer à respirer. Elle s'étendait en flaques visqueuses, des pseudopodes d'ombre qui léchaient les semelles de ses chaussures de cuir, laissant des traînées irisées comme de l'huile moteur sur un cadavre. Marc baissa les yeux. Le reflet qu'il vit dans la substance n'était pas le sien. C'était celui de Sarah, sa collègue, les yeux écarquillés dans le vide, les cheveux flottant comme des algues dans l'obscurité du tunnel. Une bulle de gaz méphitique éclata à la surface de la flaque, libérant une odeur de formol et de café froid.

Le wagon geignit. Ce n'était pas le cri de l'acier contre les rails, mais un gémissement laryngé, une plainte issue d'une gorge de plusieurs tonnes. Les parois de plastique gris se boursouflaient. Des cloques apparurent, crevant avec un bruit de succion pour révéler, en dessous, une structure de fibres roses et de tendons tendus à rompre. Le train n'était plus un véhicule ; c'était un œsophage de fer, un transit intestinal géant filant à travers les entrailles de la ville.

Assise sur le siège 12B, l'Anonyme ne bougeait pas. Son trench-coat semblait

fusionner avec le skaï déchiré. Là où son visage aurait dû offrir des traits, une bouche, un regard, il n'y avait qu'une surface de chair lisse et tendue, un tambour de peau morte sur lequel la rune `! — Thurisaz —` scintillait d'un blanc brûlant la rétine de Marc. Elle grésillait, un son de friture qui s'insinuait dans son canal auditif, lui labourant le cerveau.

Marc se déplaça vers l'extrémité de la rame, là où le soufflet d'intercirculation aurait dû se trouver. À la place, il découvrit l'origine du battement. La paroi avait été arrachée, laissant place à une cavité béante, une cage thoracique de métal et d'os. Au centre, suspendu par des grappes de câbles qui ressemblaient à des veines variqueuses, battait le moteur.

C'était une masse de tissus cardiaques de la taille d'un homme, enfermée dans une cage de pistons de fémurs polis. Le moteur ne brûlait pas de carburant ; il pompait une lymphe noire et épaisse qui alimentait les runes gravées sur chaque paroi, chaque vitre, chaque poignée. Des milliers de petits fragments de miroirs étaient incrustés dans la chair du moteur, et dans chacun d'eux, Marc vit un fragment de sa propre vie : le moment où il avait détourné les yeux sur le quai, le bruit sourd du corps de Sarah percutant la motrice, le silence lâche de son appartement le soir même.

Le moteur accéléra. Le rythme cardiaque du train devint une frénésie.

Marc sentit ses propres doigts s'allonger, ses ongles noircir et se recourber pour devenir des griffes de graphite. La transformation n'était pas une agression, c'était une invitation. Le Grand Transit voulait qu'il devienne une pièce, un rouage, une soupape de sécurité pour évacuer la pression de sa culpabilité.

— Non, murmura-t-il.

Sa voix ne fut qu'un craquement sec dans le silence étouffant du wagon. Sa langue, lourde et pâteuse, heurta ses dents qui commençaient à vibrer. Il devait court-circuiter

cette abomination. Il regarda les runes qui encadraient le moteur de chair, ces symboles incandescents qui dictaient la réalité du convoi. Elles se nourrissaient de l'ordre, de la structure, de la logique froide qu'il avait cultivée toute sa vie.

Marc saisit une arête de métal saillant, un morceau de carénage déchiré qui ressemblait à une lame de rasoir rouillée. Il n'hésita pas. Il pressa son avant-bras contre le tranchant.

La douleur fut une explosion blanche derrière ses paupières, mais elle était réelle. Elle était plus réelle que ce train, plus réelle que le Grand Transit. Le sang jaillit, chaud, ferreux, une insulte rouge vif dans cet univers de gris et de noir. Il n'était pas la lympe morte du train. C'était un fluide de vie, de souffrance et de vérité.

Il plaqua sa main ensanglantée directement sur la rune Thurisaz gravée au-dessus du moteur.

Le contact produisit un sifflement de vapeur acide. L'odeur de la chair brûlée emplit instantanément la cabine. Le sang de Marc, chargé de son refus, de sa haine de lui-même et de son ultime sursaut de volonté, agit comme un acide universel sur la géométrie ésotérique du train. La rune se mit à trembler. L'éclat blanc vira au brun sale, s'éteignant sous la couche de liquide poisseux.

Le train poussa un hurlement qui fit exploser les vitres. Des milliers de fragments de verre volèrent dans la rame, se figeant dans l'air comme des insectes pris dans l'ambre.

Marc ne s'arrêta pas. Il se traîna vers la paroi latérale, griffant les symboles du bout de ses doigts mutilés, peignant un chaos de rouge sur l'ordre des runes. Partout où son sang touchait les signes, la réalité se convulsait. Le sol de chair se mit à se liquéfier, devenant une boue infâme. Les passagers sans visage, ces simulacres de bureaucrate, se mirent à fondre comme des bougies oubliées sous un soleil noir. Leurs trench-coats

s'affaissaient sur des tas d'ossements qui s'évaporaient avant même de toucher le sol.

— Arrête, Marc.

La voix ne venait pas de l'Anonyme. Elle venait de partout. Elle venait des haut-parleurs grésillants, du grincement des essieux, des battements du moteur de chair. C'était la voix du Conducteur. Une voix polymorphe, à la fois paternelle et prédatrice.

— Sans nous, tu n'es rien qu'un cadavre dans un bureau. Ici, tu es le moteur. Tu es le mouvement. Tu es éternel.

Marc sentit une pression immense sur ses tempes. Ses globes oculaires semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Il vit le moteur de chair se dilater, des tentacules de tissus musculaires s'étirant vers lui pour recoudre ses plaies, pour le refermer, pour le réintégrer dans la structure. Le train ne voulait pas le tuer ; il voulait le digérer pour mieux le conserver.

Il plongea ses mains directement dans la masse pulsante du moteur.

La sensation était indescriptible. C'était comme plonger ses bras dans un nid de guêpes électriques et de gélatine brûlante. Il sentit les souvenirs de Sarah, les cris de tous ceux qui avaient été broyés par la Ligne 13, affluer dans ses veines. Il n'était plus Marc Vasseur. Il était un court-circuit humain.

Il hurla, mais ce qui sortit de sa bouche fut une gerbe de sang noir et de fumée. Il griffa le cœur du train, arrachant des poignées de fibres, broyant les valves de cartilage, noyant les derniers circuits de chair sous son hémorragie volontaire.

Les lumières du wagon s'éteignirent. Pas d'un coup, mais dans un râle d'agonie, chaque tube fluorescent explosant en une pluie d'étincelles bleues. Le train commença

à ralentir, mais pas de manière mécanique. Il s'affaissait. Il se ratatinait. Les parois de métal se repliaient sur elles-mêmes comme du papier calciné.

Dans l'obscurité finale, juste avant que le silence ne devienne absolu, Marc sentit une main sur son épaule. Une main froide, petite, familière. L'odeur du formol avait disparu, remplacée par le parfum de vanille que Sarah portait toujours.

Il voulut se retourner, mais il n'avait plus de corps. Il n'était plus qu'une sensation de chute, une décharge statique dans un tunnel sans fin.

Le Grand Transit ne s'arrêta pas. Il changea simplement de fréquence.

Marc ouvrit les yeux. Il était assis sur le siège 12B. Le wagon était propre, les lumières blanches étaient crues. En face de lui, un cadre en costume gris, le teint livide, fixait son reflet dans la vitre noire. L'homme avait un tic nerveux à l'œil gauche.

Marc essaya de lever la main pour toucher son visage, mais ses bras ne bougeaient plus. Il baissa les yeux sur son propre corps. Il ne portait plus de costume. Il portait un trench-coat qui semblait fait de peau humaine.

Il voulut crier, mais il n'avait plus de bouche. À la place, sur son front, une rune commençait à luire d'un blanc électrique.

Le train entra en station. Les portes s'ouvrirent dans un sifflement pneumatique qui ressemblait à un soupir de soulagement.

— Saint-Lazare, annonça la voix synthétique.

Le cadre en costume gris se leva, ramassa sa mallette et sortit sur le quai sans un regard en arrière. Marc resta assis, une pièce immobile dans la machine, attendant le

prochain passager, le prochain souvenir, la prochaine goutte de culpabilité pour nourrir le moteur qui recommençait déjà à battre sous ses pieds.

Chapitre 9

L'Anatomie du Transit

La vibration ne venait plus des rails, mais d'un point précis situé sous la base de son crâne, une pulsation sourde qui synchronisait ses battements de cœur avec les soubresauts de la rame 704. Marc était cloué au siège bleu, les muscles pétrifiés, tandis que l'odeur de l'ozone se mêlait à une effluve plus organique, celle d'une viande que l'on aurait oubliée trop longtemps dans un sac plastique au soleil. Le trench-coat qu'il portait maintenant — ou plutôt, la membrane qui avait fusionné avec son derme — frémissait à chaque secousse. Il sentait les pores du vêtement s'ouvrir et se refermer contre son torse, une succion moite et rythmée qui pompait sa chaleur corporelle pour la recracher dans le cuir du fauteuil.

En face de lui, l'Anonyme n'était plus une simple passagère. Elle s'était redressée, un mouvement fluide et désarticulé, comme si ses os avaient la consistance du caoutchouc. La rune Thurisaz sur son front ne se contentait plus de luire ; elle brûlait, creusant un cratère de chair calcinée d'où s'échappait une fumée noire au parfum de soufre et de larmes séchées. Elle ne marchait pas, elle glissait, ses pieds disparaissant dans le linoléum du sol qui était devenu mou, spongieux, exsudant une mélasse sombre qui s'agglutinait autour des chevilles de Marc.

Elle posa ses doigts sur les tempes de Marc. Ils étaient longs, trop longs, terminés par des ongles jaunis qui semblaient faits de verre pilé. Le froid fut instantané, un froid chirurgical qui lui gela les orbites.

— Regarde, murmura une voix qui n'utilisait pas d'air, mais qui résonnait directement dans sa moelle épinière. Regarde la machine que tu as nourrie de tes silences.

La réalité du wagon se déchira comme une vieille tapisserie humide. Les parois en métal brossé s'amincirent jusqu'à devenir translucides, révélant ce qui se cachait derrière le placage industriel. Marc ne vit pas le tunnel de la Ligne 13. Il vit un intestin. Des kilomètres de boyaux de béton et de fibres nerveuses s'étirant sous la ville, une architecture de tendons grisâtres et de câbles qui pulsaient d'un sang noir et épais. Paris n'était pas au-dessus d'eux ; Paris était la peau morte d'un organisme colossal, et le métro en était le système nerveux central, une cage thoracique de fer où s'engouffraient chaque jour des millions de globules rouges humains.

Chaque station n'était qu'un ganglion lymphatique, un filtre destiné à extraire la substantifique moelle du désespoir urbain. Marc vit les "Niveaux Inférieurs". Sous les rails, des milliers de silhouettes semblables à la sienne étaient encastées dans les murs, les membres étirés pour servir de supports aux caténaires, les bouches grandes ouvertes pour laisser passer les câbles de haute tension. Ils ne criaient pas. Ils étaient la tension.

L'Anonyme pressa plus fort ses doigts sur son crâne. Marc fut projeté dans une vision de bureau, un open-space baigné d'une lumière fluorescente agressive qui faisait grincer ses dents. Claire était là. Elle se tenait près de la machine à café, les épaules voûtées, le regard éteint. Elle l'avait regardé. Elle avait ouvert la bouche pour dire quelque chose, une demande, un appel, une fissure dans son armure de solitude. Et Marc, dans son souvenir comme dans la réalité, avait détourné les yeux. Il avait ajusté sa cravate, s'était concentré sur le tic nerveux de sa paupière gauche, et était passé devant elle sans un mot.

Il sentit alors le poids de ce silence. Dans le Grand Transit, le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une masse. C'est le plomb que le train transforme en électricité.

— Elle est ici, Marc, susurra l'Anonyme. Elle est le moteur.

Le sol sous les pieds de Marc devint transparent. Il vit, quelques mètres plus bas, dans les entrailles de la rame 704, une forme recroquevillée dans une cage de pistons en os. C'était Claire, ou ce qu'il en restait. Sa peau avait été étirée pour recouvrir les bielles, ses cheveux servaient de filtres à air, et ses larmes, récoltées par des tubes de cuivre piqués dans ses canaux lacrymaux, servaient de lubrifiant pour les essieux. Chaque fois que le train freinait, c'était ses nerfs que l'on pinçait. Chaque fois qu'il accélérât, c'était sa peur que l'on brûlait.

Marc essaya de vomir, mais sa gorge était obstruée par une excroissance de cuir. Il n'était plus un passager. Il sentait les rivets du wagon pousser à travers ses propres côtes. Ses doigts commençaient à s'allonger, à se durcir, à prendre la forme des poignées de maintien auxquelles les autres voyageurs s'agripperaient demain matin.

L'Anonyme se rapprocha de son visage, si près qu'il put voir que la rune sur son front n'était pas gravée, mais qu'elle était un parasite qui se nourrissait de son lobe frontal.

— Tu as peur de disparaître ? demanda-t-elle avec une douceur atroce. Ne sois pas si narcissique. Tu ne disparais pas. Tu deviens utile. Tu es le frottement. Tu es la friction. Tu es le grincement que les gens ignorent en mettant leurs écouteurs.

Le train entama une courbe serrée. Marc hurla intérieurement alors qu'il sentait son bassin se briser pour épouser l'angle du châssis. La douleur n'était pas aiguë, elle était sourde, infinie, une lourdeur qui lui écrasait l'âme. Il vit le reflet de son ancien "lui", celui qui était sorti à Saint-Lazare, marcher sur le quai avec sa mallette. Ce simulacre n'était qu'une exuvie, une peau vide envoyée à la surface pour continuer à produire de la culpabilité, pour continuer à nourrir la bête.

Les parois de la rame commencèrent à suinter une humeur vitrée, un liquide visqueux qui recouvrait tout, figeant Marc dans une résine organique. Il ne pouvait plus fermer les yeux. Il était condamné à voir l'anatomie du Transit, à voir les veines de Paris se gorger de la fatigue des employés de bureau, de la haine des amants déçus, de

l'indifférence des passants.

Le bruit changea. Ce n'était plus le roulement des roues sur l'acier. C'était un chœur de millions de voix, un bourdonnement de basse fréquence qui disait son nom, encore et encore, transformant "Marc" en un simple signal binaire.

Soudain, le Conducteur apparut au bout du couloir. Ce n'était pas une forme humaine, mais une accumulation de caméras de surveillance et de haut-parleurs rouillés, maintenus ensemble par des faisceaux de fibres optiques qui ressemblaient à des muscles écorchés. L'entité avança, chaque pas faisant vibrer la structure même de l'existence de Marc.

— Prochain arrêt, grésilla le Conducteur par une centaine de bouches disséminées sur son corps de métal. Néant-sur-Seine. Correspondance avec l'Oubli.

Marc sentit une dernière décharge électrique traverser sa colonne vertébrale. La rune sur son propre front, identique à celle de l'Anonyme, s'illumina d'un blanc aveuglant. Il ne sentait plus ses bras. Il ne sentait plus ses jambes. Il n'était plus qu'une extension du siège 12B, une pièce de rechange dans l'ossuaire de métal.

Une mouche, attirée par l'odeur de sa décomposition vivante, se posa sur son globe oculaire immobile. Il ne cilla pas. Il n'avait plus de paupières. Il était le train. Il était le tunnel. Il était le voyage sans fin sous la terre noire, là où la lumière n'est qu'une illusion créée par la friction de la chair contre l'acier.

Le convoi s'engouffra dans une nouvelle section du tunnel, plus étroite, plus sombre, où les murs étaient faits de visages pressés les uns contre les autres, leurs bouches ouvertes formant les alvéoles de cette ruche de cauchemar. Marc sentit une larme, sa toute dernière, couler le long de sa joue de cuir avant d'être immédiatement aspirée par un conduit de drainage.

Le Grand Transit n'acceptait aucun gaspillage. Tout devait servir. Tout devait brûler.

Chapitre 10

La Cabine de Verre

La poignée de la cabine de conduite n'était pas faite de métal froid, mais d'une substance tiède, légèrement poisseuse, qui semblait pulser sous la paume de Marc. Un film de condensation jaunâtre brouillait le hublot, une sueur grasse qui empestait l'ozone et le soufre. Lorsqu'il poussa la porte, le battement ne fut pas celui d'un gond mal huilé, mais un soupir caverneux, le relâchement d'un sphincter de cuir et d'acier. L'air à l'intérieur était si épais qu'il semblait solide, une mélasse invisible qui s'engouffrait dans ses poumons, tapissant ses alvéoles d'un goût de cuivre et de viande rance.

Il n'y avait pas de tableau de bord. Pas de manettes, pas de cadrans circulaires, pas de boutons d'urgence. À la place, une architecture de nerfs à vif et de câbles en fibre optique, translucides et gorgés d'un liquide laiteux, s'entrecroisait dans l'habitacle comme les toiles d'une araignée industrielle. Au centre de ce chaos organique, suspendu par des crochets de chrome qui s'enfonçaient directement dans la paroi du wagon, se trouvait le noyau. Ce n'était pas un homme. C'était un entrelacs de ganglions grisâtres, une masse de cervelle hypertrophiée dont les lobes palpitaient au rythme des saccades du train. Des fils de cuivre, fins comme des cheveux, jaillissaient de cette masse pour aller s'enfoncer dans les fentes des parois, là où le plastique du wagon se transformait en gencive.

Marc fit un pas en avant. Ses chaussures s'enfonçaient dans un tapis de moquette humide qui émettait un bruit de succion à chaque mouvement. Une mouche à viande, lourde et maladroite, décrivit un cercle erratique autour de son crâne avant de venir se poser sur le rebord d'une console faite d'os poli. Elle frota ses pattes antérieures avec une frénésie obscène, juste à côté d'une rune « † » qui brûla

dévorant la matière environnante.

C'est alors qu'il le vit. Le reflet dans la vitre frontale, celle qui aurait dû donner sur l'obscurité du tunnel, mais qui ne renvoyait plus qu'un miroir déformant, une surface d'argent liquide où la réalité venait mourir.

Le visage de Marc n'était plus tout à fait le sien. La peau de son front s'était rétractée, laissant apparaître la structure osseuse, mais les os eux-mêmes avaient muté. Des circuits imprimés, d'un vert maladif, s'étaient gravés dans le calcaire de son crâne. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'où s'échappait une lumière stroboscopique, un clignotement erratique calqué sur les défaillances du moteur. À chaque battement de cœur, une nouvelle ramification de métal s'extrayait de ses pores. Un fil de fer barbelé, fin comme une soie d'araignée, émergeait de son canal lacrymal pour aller rejoindre un port de connexion situé sur le montant de la porte.

Il voulut hurler, mais sa gorge ne produisit qu'un grincement métallique, le son de deux plaques de fer frottant l'une contre l'autre. Sa langue était devenue une bande de caoutchouc noir, striée de capteurs thermiques.

Une vibration profonde, venant des entrailles du Grand Transit, remonta le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas une secousse, c'était une communication. Le train ne roulait pas sur des rails ; il s'enfonçait dans les strates de sa propre mémoire. Marc vit, projeté sur la paroi de chair du wagon, l'image de Claire. Sa collègue. Celle qu'il avait regardée s'effondrer sur le quai, six mois plus tôt, sans faire un geste, les yeux rivés sur l'écran de son téléphone pour ne pas croiser son regard de naufragée.

Le souvenir n'était plus une pensée, c'était un combustible. Il sentit la culpabilité se transformer en une chaleur liquide, une huile noire qui s'écoulait de ses oreilles pour alimenter les câbles à ses pieds. Le Grand Transit se nourrissait de ce moment précis, de cette seconde de lâcheté pure. Chaque fois que Marc revoyait le visage de Claire disparaissant sous la motrice, le train accélérail. Les murs de la cabine se mirent à

transpirer une bile sombre.

Il tendit la main vers le reflet, mais ses doigts ne lui obéissaient plus. Ils s'étaient allongés, les articulations remplacées par des pistons hydrauliques miniatures qui s'activaient avec un sifflement de vapeur. Sa peau, autrefois grise et terne, était maintenant une texture hybride, un cuir synthétique soudé à des plaques de métal brossé. Il vit ses propres veines devenir bleues, puis violettes, avant de se vider de leur sang pour laisser place à un liquide de refroidissement fluorescent.

La mouche s'envola et vint se coller sur sa joue. Marc ne sentit rien, sinon une légère interférence dans son système nerveux. L'insecte commença à pondre ses œufs dans une petite fissure au coin de sa lèvre, là où la chair rencontrait un joint d'étanchéité en silicone. Il ne pouvait pas ciller. Ses paupières avaient été sectionnées avec une précision chirurgicale par les ombres de la cabine, remplacées par des lentilles optiques qui zoomaient et dézoomaient sur l'horreur de sa propre décomposition.

« Tu es le trajet », murmura une voix qui n'utilisait pas d'air pour vibrer, mais qui résonnait directement dans ses sinus. « Tu es la destination. »

Le train entama une courbe serrée. Marc sentit ses côtes se briser une à une, non pas par la force centrifuge, mais pour se réorganiser. Sa cage thoracique s'ouvrait comme une grille d'aération. Ses poumons, désormais inutiles, se ratatinaient pour laisser la place à un compresseur qui vrombissait avec une régularité de métronome. Il sentait chaque passager dans les wagons derrière lui. Il sentait leur ennui, leur fatigue, leur détresse. C'était une symphonie de fréquences basses qui le parcourait, chaque âme étant une petite décharge électrique qui maintenait sa conscience en éveil.

L'Anonyme du siège 12B était là, juste derrière la paroi. Il percevait sa présence non pas par l'ouïe, mais par une sorte de sonar émotionnel. Elle n'était plus une femme ; elle était un terminal de données, une extension de la rune qui brûlait maintenant sur son propre front, juste entre ses deux yeux mécanisés.

La vitesse devint insoutenable. Le tunnel autour d'eux n'était plus fait de béton, mais de visages humains pressés, des milliers de bouches ouvertes qui aspiraient l'air déplacé par le convoi. Marc vit ses mains fusionner définitivement avec la console d'os. Les câbles s'enroulèrent autour de ses avant-bras, perçant le derme, s'enroulant autour de ses os, fusionnant avec sa moelle épinière.

Il ne restait de Marc Vasseur qu'une étincelle de panique, une petite lueur au fond d'un puits de pétrole. Il essaya de se souvenir de l'odeur du café, du bruit de la pluie sur une fenêtre, du goût d'une lèvre. Mais ces souvenirs étaient arrachés par les câbles, triés, compressés et injectés dans le moteur de chair pour maintenir la cohésion atomique de la rame 704. Le Grand Transit exigeait tout.

Une dernière larme, visqueuse comme du gazole, perla au coin de son œil artificiel. Elle roula lentement, emportant avec elle les derniers fragments de son identité, avant d'être vaporisée par la chaleur des circuits.

Le train hurla. Ce n'était pas le sifflet du convoi, c'était Marc. Son cri se prolongea, se mua en une note pure et métallique qui fit vibrer chaque rivet de l'ossuaire de métal. Il n'y avait plus de Marc. Il n'y avait plus de cabine. Il n'y avait que le mouvement perpétuel dans les ténèbres, une machine ésotérique lancée à toute allure vers les Niveaux Inférieurs, là où la douleur est la seule monnaie d'échange et où le temps se mesure en battements de cils arrachés.

Le tunnel se referma derrière lui, une gorge immense avalant sa propre substance. Le Grand Transit était repu. Pour l'instant.

Chapitre 11

Le Sacrifice de Peau

L'air dans la cabine de pilotage n'était plus de l'oxygène, mais une suspension épaisse de limaille de fer et de vapeur de sang séché qui tapissait l'arrière de la gorge de Marc d'un goût de cuivre rance. Chaque inspiration déclenchait un spasme dans ses bronches, une toux sèche qui faisait vibrer sa cage thoracique contre le métal poisseux des parois. Ici, au cœur névralgique de la rame 704, le silence n'existait pas ; il était remplacé par un bourdonnement infrasonique qui semblait faire bouillir le liquide céphalo-rachidien derrière ses tempes. Marc fixa la paroi devant lui. Elle ne se contentait pas de suinter ; elle respirait. La mélasse noire, visqueuse et huileuse, s'écoulait des jointures des cadrans analogiques dans un glissement obscène, semblable au bruit d'une langue léchant une plaie ouverte.

Assis dans le fauteuil de cuir craquelé, le Conducteur ne bougeait pas. Son dos, voûté sous un uniforme dont le tissu semblait avoir fusionné avec les vertèbres, présentait une topographie de bosses et de creux anormaux. Marc observa un tic nerveux sur l'épaule de l'entité : un tressaillement rythmique, comme si un insecte de la taille d'un poing tentait de forer un tunnel sous l'omoplate. L'odeur de la pièce changea brusquement, passant du métal chauffé à la puanteur douceâtre d'un fruit en décomposition oublié dans un tiroir.

— Tu es en retard, Marc, murmura une voix qui ne sortit pas d'une bouche, mais qui sembla vibrer directement dans la structure osseuse de sa mâchoire.

Le Conducteur pivota lentement. Le mouvement fut saccadé, accompagné d'un craquement de cartilage broyé qui fit grimacer Marc. Ce n'était pas un visage qui l'accueillit, mais un masque de tissus cicatriciels et de greffes mal ajustées. Là où les

yeux auraient dû se trouver, deux fentes horizontales laissaient échapper une lueur d'un jaune bilieux, identique à celle des vieux néons mourants de la station Châtelet. Mais c'étaient les mains qui terrifièrent Marc : de longs doigts effilés dont les ongles avaient été remplacés par des aiguilles de verre noir, reliées par des filaments de cuivre à la console de commande.

Marc reconnut la montre au poignet du monstre. Une vieille Tissot au verre rayé, le même modèle qu'il portait lui-même, celui qu'il avait acheté avec sa première prime après le suicide de sa collègue. La culpabilité, cette masse froide et goudronneuse qu'il portait dans son ventre depuis six mois, s'agita violemment. Le Grand Transit s'en nourrissait. Il sentit ses souvenirs s'effiloche, comme des fils de soie tirés par une main invisible. L'image du visage de sa collègue, ses yeux implorants avant qu'elle ne saute, commença à se pixeliser, à se dissoudre dans le noir de la cabine.

— Le moteur de chair a faim, Marc, reprit la voix, plus pressante, plus visqueuse. La cohésion atomique s'effondre. Tu sens les parois qui ramollissent ? Tu sens tes propres os devenir poreux ?

Marc baissa les yeux sur ses mains. Sa peau semblait grise, translucide sous la lumière stroboscopique des voyants d'alerte. Les veines de ses poignets pulsaient d'un bleu électrique, une couleur qui n'avait rien de biologique. Il sentit une pression immense sur ses tympans, le signal que le train plongeait plus profondément dans les Niveaux Inférieurs, là où la pression psychique écrase les certitudes jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que de la poussière de regret.

Le Conducteur se leva. Sa silhouette était immense, disproportionnée dans l'espace exigü. Il tendit une main vers Marc. Le verre noir des ongles capta un reflet de la mélasse qui coulait au plafond.

— Deux chemins, Marc. Un seul retour, mais pas pour toi. Sois digéré. Deviens la bouillie informe qui lubrifie les essieux, une conscience fragmentée hurlant dans

chaque grincement de métal pendant l'éternité du trajet. Ou alors... paye le péage de la continuité.

Marc recula, mais son dos rencontra une surface molle. Les parois de la cabine s'étaient transformées en une texture de gencive humaine, chaude et humide. Des dents embryonnaires perçaient par endroits le métal, mâchant le vide. La panique monta, une marée acide dans sa gorge. Il tenta de crier, mais le son resta coincé derrière sa langue, étouffé par le goût de l'ozone.

— Que veux-tu ? parvint-il à articuler, sa voix n'étant plus qu'un sifflement d'air s'échappant d'un pneu crevé.

— Ta surface, Marc. Ton identité est une barrière. Ta peau est le mensonge qui sépare ton vide intérieur du nôtre. Écorche-toi. Fusionne. Deviens le pilote pour que le Marc du passé puisse continuer à croire qu'il rentre chez lui.

Le Conducteur saisit le bras de Marc. Le contact fut glacial, une brûlure de froid qui gela les nerfs instantanément. Avec une précision chirurgicale, l'entité planta un ongle de verre sous l'ongle du pouce de Marc. La douleur ne fut pas immédiate ; elle fut précédée d'une sensation de déchirement métaphysique. Puis, le hurlement vint. Un cri silencieux qui se répercuta sur les parois de chair du wagon.

Marc regarda, fasciné et horrifié, sa propre peau commencer à se soulever, se décollant comme un vieux papier peint humide. Sous l'épiderme, il n'y avait pas de muscles rouges, mais des circuits intégrés, des câbles de fibre optique tressés avec des tendons, et cette même mélasse noire qui servait de sang au Grand Transit. Chaque centimètre de peau arraché libérait un souvenir. L'odeur du café le matin. Le rire de sa mère. Le bruit de la pluie sur son parapluie. Tout s'envolait, aspiré par les bouches d'aération de la cabine qui aspiraient la vapeur d'âme avec un bruit de succion gourmand.

Il s'écroula à genoux, les mains tremblantes, observant les lambeaux de son humanité joncher le sol en métal strié. Il était à vif, une masse de nerfs et de câbles exposés à l'air toxique. Le Conducteur s'effaçait, sa silhouette devenant de plus en plus transparente à mesure que Marc s'ancrait dans le fauteuil de pilotage. Les aiguilles de verre de la console s'étirèrent, cherchant ses propres doigts écorchés. Elles s'insérèrent sous sa chair exposée avec une douceur de prédateur, connectant son système nerveux central aux moteurs de la rame 704.

L'onde de choc fut totale. Marc ne vit plus la cabine. Il vit le tunnel. Des kilomètres de boyaux de béton et de fer, s'étendant comme les circonvolutions d'un cerveau malade. Il sentit chaque passager dans les wagons derrière lui comme une verrue sur sa propre peau. Il sentit leur ennui, leur peur latente, leur culpabilité, tout ce carburant premium qui affluait vers lui à travers les câbles.

Le Conducteur, maintenant un simple spectre blafard, se pencha à son oreille pour un dernier souffle fétide.

— Le voyage ne finit jamais, Marc. On ne descend pas de la Ligne 13. On change juste de fonction.

Marc tenta de fermer les yeux, mais il n'avait plus de paupières. Il n'avait plus que la vision brute, panoramique, du tunnel qui se refermait sur lui comme une mâchoire. Ses doigts de verre se mirent à pianoter sur les commandes avec une autonomie terrifiante. Le train accéléra. Le bruit des roues sur les rails devint une mélodie de râles humains harmonisés.

Dans le reflet du cadran de vitesse, Marc vit son nouveau visage commençait à brûler au centre de son front, une marque incandescente qui consumait les derniers restes de sa pensée logique. Il n'était plus un cadre. Il n'était plus un homme. Il était le mouvement. Il était la machine. Il était le Grand Transit.

Une larme de gazole coula le long de sa joue à vif, s'évaporant instantanément au contact de la chaleur des circuits qui grillaient sous sa chair. Derrière lui, dans le wagon, un autre Marc Vasseur, au costume gris trop grand, venait de s'asseoir, ignorant que le siège sous lui était fait des os de ceux qui l'avaient précédé. Le train hurla à nouveau, un son qui déchira le tissu de la réalité urbaine, et s'enfonça dans l'obscurité totale, là où la lumière n'est qu'un souvenir que l'on finit par oublier de sacrifier.

Chapitre 12

L'Éternel Retour

La rune ! n'était plus une simple scarification sur le front, une bouche avide, une fente incandescente qui aspirait le peu d'air vicié restant dans la cabine de pilotage. Sous ses doigts, les commandes du train n'étaient plus faites de bakélite ou d'acier froid, mais d'une substance spongieuse, tiède, qui tressaillait à chaque contact. Il sentait les pulsations du convoi remonter le long de ses avant-bras, les vibrations des rails s'infiltrer dans sa moelle épinière jusqu'à ce que ses propres vertèbres s'ajustent au rythme saccadé de la rame 704. L'odeur était insoutenable : un mélange de graisse industrielle, de cheveux brûlés et de cette effluve rance de peur ancienne, celle qui stagne dans les fonds de wagons après une journée de canicule.

Chaque battement de son cœur envoyait une décharge de gazole dans ses veines. Marc essaya de cligner des yeux, mais ses paupières semblaient soudées par une croûte de sel et de suie. Dans le reflet de la vitre frontale, là où l'obscurité du tunnel aurait dû ne renvoyer que le noir, il vit son visage se défaire. La peau de ses joues pendait comme du vieux cuir mouillé, révélant des circuits de cuivre qui grésillaient au contact de sa chair à vif. Il n'avait plus de nom. Il n'était plus Marc Vasseur, le cadre moyen aux ambitions grisâtres. Il était le prolongement nerveux d'un prédateur de métal.

Derrière lui, la cloison qui séparait la cabine du premier wagon devint translucide, fine comme une membrane amniotique. Il le vit.

L'autre Marc.

Le passager venait de s'asseoir sur le siège 12B. Il ajusta machinalement sa cravate, un geste nerveux, répétitif, que Marc reconnut avec une horreur viscérale. C'était le

tic qu'il avait développé après le suicide de sa collègue. Le nouveau Marc ouvrit son journal, ses mains tremblant imperceptiblement. Il puait la fatigue et la culpabilité médiocre. Cette odeur, pour le Conducteur, était un nectar. Elle déclencha une poussée d'adrénaline dans les tuyaux de cuivre qui remplaçaient désormais ses artères. Le Grand Transit rugit, un son qui n'avait rien d'une machine, un cri de gorge profonde, caverneux, qui fit vibrer les parois de mélasse noire suintant du plafond.

Le train accéléra. Les stations défilèrent comme des flashes de cauchemar. Place de Clichy ne fut qu'une traînée de visages hurlants, figés dans la céramique blanche des murs. Saint-Lazare disparut dans un tourbillon de poussière d'os. Le Conducteur Marc sentait chaque passager comme une tumeur dans son propre corps. Il percevait leurs pensées comme des parasites grattant à l'intérieur de son crâne. Une femme au troisième wagon pensait à son loyer impayé ; un homme près des portes imaginait le goût du métal dans sa bouche. Leurs angoisses étaient le charbon de cette locomotive ésotérique.

« Plus vite », murmura une voix qui n'était pas la sienne, mais celle du tunnel lui-même.

La rune sur son front s'illumina d'un blanc pur, dévorant sa vision périphérique. Il agrippa le levier de traction. La peau de sa paume fusionna avec le métal, les nerfs s'entortillant autour de la tige de commande. Une douleur exquise, électrique, le traversa. Il n'y avait plus de distinction entre son système nerveux et le câblage du convoi. Quand il freinait, c'était ses propres muscles qui se contractaient jusqu'à la rupture. Quand le train accélérail, c'était ses poumons qui se gonflaient d'une vapeur toxique.

Le passager Marc, dans le wagon, leva les yeux de son journal. Il semblait avoir perçu quelque chose. Une goutte de mélasse noire tomba du plafond, tachant le papier journal d'un cercle parfait, sombre comme un œil. Le passager l'essuya d'un doigt hésitant, mais la tache s'élargit, rongant les colonnes de texte, transformant les

nouvelles du jour en une suite de runes "!" répétées à l'infini déglutit. Le bruit de sa salive descendant dans sa gorge contractée résonna dans les oreilles du Conducteur Marc avec la puissance d'un coup de tonnerre.

« Tu te souviens d'elle ? » chuchota le train.

L'image de la collègue apparut sur les moniteurs de contrôle de la cabine. Ce n'était plus une femme, mais un amas de membres brisés par l'impact, ses yeux fixant Marc avec une intensité de verre cassé. Elle n'était plus un souvenir, elle était le carburant premium. Le Conducteur Marc sentit une larme de gazole couler sur sa joue. Elle brûlait. Elle laissait un sillon de métal fondu sur son passage. Il réalisa alors la géométrie parfaite de son enfer : il était le bourreau de sa propre âme, le moteur de sa propre agonie. Pour que le train avance, il devait revivre chaque seconde de son indifférence, chaque moment où il avait détourné le regard alors qu'elle s'effondrait.

La rame 704 entra dans la section de tunnel sous Montparnasse. L'espace sembla se replier sur lui-même. Les parois de béton devinrent des côtes de géant, les rails une langue baveuse. Le bruit des roues n'était plus un crissement, mais un chœur de râles harmonisés, des milliers de voix criant le nom de Marc dans un unisson désaccordé.

Le Conducteur Marc vit le passager Marc se lever, pris de panique. Le passager se rua vers la porte d'intercirculation, essayant de fuir le wagon qui se transformait en estomac. Il frappa contre la vitre de la cabine. Ses yeux rencontrèrent ceux du Conducteur. Mais le Conducteur n'avait plus d'yeux, seulement deux lentilles de verre noir reflétant l'infini du tunnel.

« S'il vous plaît ! » hurla le passager.

Le Conducteur Marc ne répondit pas. Il ne pouvait plus. Sa langue était un câble coaxial, sa gorge une tubulure d'échappement. Il ne ressentait plus de pitié, seulement une faim mécanique, une nécessité biologique de continuer le transit. Il poussa le

levier à son maximum. Le train bondit en avant, déchirant le tissu de la réalité urbaine. La lumière de la station Montparnasse apparut au loin, mais ce n'était pas la lumière du jour. C'était l'éclat blafard d'une salle d'autopsie géante.

Le train s'arrêta dans un sifflement de vapeur fétide. Les portes s'ouvrirent avec un bruit de suction.

Le passager Marc, livide, tremblant, sortit sur le quai. Il ne regarda pas derrière lui. Il remonta l'escalier mécanique, convaincu d'avoir survécu à un incident technique étrange, une simple hallucination due au stress. Il ne sentait pas encore la rune qui commençait à germer, invisible, sous la peau de son front. Il ne savait pas que son appartement, sa vie, ses dossiers, tout n'était plus qu'un décor de carton-pâte maintenu par la volonté du Grand Transit.

Dans la cabine, le Conducteur Marc s'affaissa. Ses circuits s'éteignirent lentement, une torpeur de plomb l'envahissant. Il attendit. Il savait ce qui allait suivre. C'était la règle du cycle. La machine devait se reposer avant la prochaine ingestion.

Quelques minutes plus tard, un signal retentit. Un bip électronique, froid, impersonnel.

Sur le quai de la station Montparnasse, une silhouette apparut en haut de l'escalier. Un homme en costume gris, un peu trop grand pour lui. Il avait le teint livide des bureaucrates et les yeux injectés de sang par la lumière des écrans. Il portait un vieux journal froissé sous le bras. Il marchait d'un pas lourd, celui de quelqu'un qui n'attend plus rien de la vie, mais qui continue par automatisme.

Il s'approcha de la bordure du quai. La rame 704 attendait, ses portes grandes ouvertes comme des mâchoires au repos.

L'homme monta. Il chercha une place. Il s'assit sur le siège 12B.

Dans la cabine, les yeux-lentilles du Conducteur Marc se rallumèrent d'une lueur rougeâtre. Ses doigts-vis se resserrèrent sur les commandes de chair. Une nouvelle larme de gazole perla à la commissure de ce qui lui servait de bouche. Le cycle était bouclé. L'éternité pouvait recommencer. Le train hurla, un son qui déchira l'obscurité totale du tunnel, et s'enfonça de nouveau dans les profondeurs, là où la lumière n'est qu'un souvenir que l'on finit par oublier de sacrifier.

FIN

Merci d'avoir lu "Personne Ne Descend Ici"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)